

**LE JOUR, 1950
21 SEPTEMBRE 1950**

DE L'AUTOMNE AU PRINTEMPS

Contre les forces de l'Est, il y a seulement deux ou trois ans, personne, en Occident, ne croyait à une défense possible de l'Europe.

Chacun était convaincu, de la complète impuissance de cinq ou six nations parmi les plus illustres du monde.

Il ne faudrait pas plus de trois semaines à l'U.R.S.S., disait-on, pour arriver aux Pyrénées. C'était partout la résignation dans l'attente du malheur.

Aujourd'hui, comme tout a changé. C'est partout un réveil, une renaissance de la confiance. L'Europe se redresse et ramène, insensiblement, l'Allemagne de l'Ouest dans son sein. Les Européens s'arment ; et le président des Etats-Unis déclare : **“Nous espérons qu'un solide programme de développement de leurs forces ira de pair avec l'envoi en Europe de forces américaines supplémentaires”**. C'est la fin de l'abaissement, le commencement de la victoire véritable.

Car, de toutes les victoires, la première en définitive, la seule, c'est celle qu'on remporte sur soi-même, sur le fléchissement du moral et l'appauvrissement du caractère.

On voyait mal un pays comme la France accepter comme une fatalité une marche calamiteuse de l'Asie centrale “jusqu'aux Pyrénées”. Le souvenir des Champs catalauniques avait perdu son sens ; et le goût de la résistance aussi, qui nourrit le cœur de l'homme libre en face de la conquête brutale et de la tyrannie.

Tout au plus, alors, une défense pouvait-elle s'organiser sur les Pyrénées. Triste perspective pour la civilisation et pour la liberté ! Les plus nobles monuments de l'univers, les cathédrales et les autres devaient subir l'occupation et l'injure, l'ironie et le mépris. Cela était admis, accepté, tenu pour inévitable.

Deux ou trois ans ont suffi pour que changeât la face du monde. Ce que l'historien enregistrera avec le rétablissement de la force matérielle, c'est la montée des forces morales.

Tandis que la politique devenait confuse ou indéchiffrable, la volonté de sauver un patrimoine merveilleux s'affirmait dans le nouvel Occident. Sans doute ne pouvait-on rien faire tant qu'on était désarmé. Mais, subitement, l'Amérique aidant, les Parlements se sont réveillés et dans les pays de l'Europe appauvrie, les budgets se sont élevés soudain, avec le consentement quasi-unanime, jusqu'au niveau de la nécessité. **Il n'est plus question de se défendre sur les Pyrénées, ni sur le Rhin ; au besoin, l'Elbe suffira.**

Nous qui écrivions en juin, au moment de l'agression en Corée, que la petite guerre avait fait reculer la grande, nous le croyons davantage aujourd'hui. Et nous nous persuadons à présent que l'U.R.S.S. serait folle de s'exposer désormais à la fin du monde.

En ce premier jour de l'automne, tandis que nous célébrons au Liban un anniversaire qui nous est personnellement plus agréable qu'à personne (dans la mesure, comme en tout, où la mesure n'est point dépassée), en ce premier jour de l'automne où se déroule devant notre souvenir un long passé fait, comme pour chacun, de défaites et de victoires, **nous nous réjouissons de pouvoir écrire de l'Europe ce que nous écrivons ce matin ; et de voir autour de la Méditerranée, l'amour du vieil humanisme rebondir, même sous le signe des armes.**

Il n'est point de richesse, si noble qu'elle soit, qui ne périclite si on cesse de la défendre. Le seul paradis terrestre qui se conçoive encore, on ne le voit plus **qu'à "l'ombre des épées"**.